

oubien de Munich « avec un grand M », tel qu'on l'emploie maintenant ?

Globe : Munich, la photographie de l'époque.

R. D. : Plus personne ne se brouille à cause de Munich...

B.-H. L. : On se brouille deux ans après, avec effet de rétroaction, mais c'est vrai qu'on ne se brouille pas sur Munich. Drieu La Rochelle écrit *le Chef* en rentrant d'Allemagne, et il ne se brouille ni avec Malraux ni avec Nizan... Autrement dit, que nous ne nous soyons pas brouillés aujourd'hui ne prouve rien quant à l'éventuel pouvoir de fracture de la guerre du Golfe. J'ai l'intime conviction, contrairement à toi, que cet événement « aléatoire » nous a faits entrer dans une zone de très haute tension politique. Qui dit politique, dit idéologie, philosophie, métaphysique. Nos positions sur cette guerre révèlent des choses sur chacun de nous. Je suis sûr que cette affaire va révéler en toi, par exemple, peut-être sous d'autres formes, des passions politiques que les gens qui t'observent croyaient mortes, sur l'Europe, l'anti-occidentalisme, l'anti-américanisme. Il y a un an, quand je t'ai filmé, tu avais certaines positions. Je ne suis pas sûr que cela sera encore vrai dans six mois ou dans un an. Un événement majeur de forte tension idéologique a un pouvoir de réactivation ou d'activation des équivoques, des faux accords, des faux accords avec soi-même et avec les autres.

R. D. : Il est vrai que cela révèle des postures philosophiques, politiques si tu veux, mais je dirais que ça ne dépasse pas le plan de la philosophie politique. Ça ne met pas en jeu les valeurs morales. Je ne peux pas disqualifier moralement François Mitterrand parce qu'il est pour cette guerre. De même il serait un peu fou de vouloir disqualifier moralement Cheysson ou Chevènement...

B.-H. L. : La guerre révèle des choses... On ne sait pas encore bien lesquelles. Je crois qu'en tout cas ça sera un opérateur de clivages et donc de regroupements. Comme d'habitude, ça se jouera dans notre dos.

R. D. : Ce qui me déprime le plus dans cette guerre, c'est la crise de l'universel. Je suis contre parce que la République est le régime qui nous divise le moins et cette guerre est celle qui nous divise le plus. En cela elle est antirépublicaine. D'ailleurs, la preuve, c'est qu'on la fait avec une armée de professionnels, et non avec l'armée de la République qui est celle des appelés. Et ça, c'est très grave. C'est le retour du communautarisme en France. Et ça arrive toutes les fois que la guerre n'est pas celle de la défense ou de la Nation.

B.-H. L. : Tu regrettes quoi ? Qu'on fasse la guerre ou qu'on la fasse avec des professionnels ? Si on ne peut pas la faire avec des appelés, c'est parce que la guerre est devenue à la limite de l'impensable dans les sociétés occidentales modernes. Ce n'est pas la preuve qu'elle n'est pas juste ou pas justifiée. Quant à l'idée d'une guerre qui serait celle de la Nation, c'est à mon tour de t'inviter à la prudence. Qui dit nation en armes dit guerre chaude, passionnée, délirante. Tout le contraire de ce que nous devons souhaiter. Guerre pour guerre, je ne déteste pas l'idée d'une guerre de professionnels. Une guerre froide est toujours préférable à une guerre de militants. Quelle monstruosité, la guerre de 14 avec la fleur au fusil, l'idéologie incorporée, et... quitte à te choquer, je préfère les professionnels du Koweït aux appelés de Valmy.

R. D. : Tu viens de prononcer la petite phrase à la Camus. Attention... Alors si tu assumes ça, ça va loin. Il va falloir que vous choisissiez, chers amis, entre la mère et la justice... ■ **Propos recueillis par Gilles Hertzog.**

(1) Régis Debray, *le Pouvoir intellectuel en France*, (Ramsay 1979 ; Folio 1986).